

LE MONDE ILLUSTRÉ

3me année, No 148 — Samedi, 19 février 1887
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



TERRIBLE ACCIDENT DE CHEMIN DE FER. — UN CONVOI DE PASSAGERS DU VERMONT CENTRAL PRÉCIPITÉ EN BAS D'UN PONT ET BRULÉ

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 13 février 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Nos gravures. — Poésie : La Raquette, par Louis Fréchette. — Notes et impression. — Anthropophages. — Les Canadiens des Etats-Unis : M. de Bondy. — Les Echees. — Le coin des enfants : De-main. — Recréations de la famille.

GRAVURES — Terrible accident de chemin de fer. — Un convoi de passagers du Vermont central précipité en bas d'un pont. — Le marquis de Lansdowne. — La marquise de Lansdowne. — Vues des deux principales rues de San Francisco. Californie. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, qui a eu lieu dans la salle de l'Union St-Joseph, le gros lot (\$50,00) a été gagné par madame Georgianna Therrien, 72, rue Albert, Pointe Saint-Charles, Montréal.



AINTENANT que les autres sont partis, nous pouvons dire, entre-nous, qu'il est heureux que le carnaval soit fini.

Oui, tant mieux pour les étrangers et tant mieux pour nous, car c'est une singulière idée de convier tant de monde à s'assurer que notre climat (le plus beau et le plus sain du monde, toujours) se conduit de la manière la plus extravagante qu'on puisse imaginer.

Temps passable, pluie et dégel, beau temps, dégel, tempête, grêle, neige, vent, et tout le tremblement, comme disent les troupiers, tel a été le bulletin météorologique de la semaine.

Aussi, il fallait voir, vendredi, tous les Américains boucler leurs valises et filer dare-dare du côté du chemin de fer !

Il est vrai qu'ils ont dû s'amuser royalement et qu'ils devaient être très fatigués, mais, franchement, je crois que la plupart d'entre eux étaient doués d'un talent de dissimulation remarquable, car leur figure ennuyée, leur allure engourdie et les tristes regards qu'ils lançaient au ciel m'ont paru prouver chez eux un certain sentiment de malaise que j'ai pris pour de l'ennui.

Je me suis peut-être trompé. Oui, je me suis trompé, j'ai mal vu, j'ai mal compris.

Ce que je n'ai pas mal compris, par exemple, c'est que ceux qui ont bénéficié le plus du carnaval sont surtout les hôteliers et les... pickpockets.

*** Non que je veuille les mettre dans le même sac, car je sais très bien qu'en ce faisant, je commettrais une grave injustice, mais il est indéniable que les hôteliers ont fait de très jolis bénéfices pendant la semaine de la fête du Froid.

D'un autre côté, personne ne pourra contester que les industriels américains, dont la vocation est de se tromper de poche, aient emporté chez eux beaucoup d'argent, illégitimement acquis et une certaine quantité de montres... tout comme de vulgaires filous allemands.

Les hôteliers étaient dans leur droit. Il fallait bien loger, nourrir et... abreuver tout ce monde qui venait jouir des splendeurs de la grêle, du vent et des glissoires et, si quelques-uns ont cru devoir augmenter leurs prix, ma foi ! c'est de bonne guerre, car quand nous allons de l'autre côté de la frontière, on ne nous ménage pas.

Quand aux tire-laine, vide goussets, truands et ribauds qui viennent nous rendre visite, uniquement dans le but de nous enlever les piastres que nous avons tant de mal à gagner, je ne crois pas trop me compromettre en disant humblement que leur profession ne me paraît pas honnête.

Les détectives, cependant, ne partagent pas cette manière de voir, car ils les ont laissé opérer tranquillement pendant six jours en se contentant de faire quelques rares arrestations.

Notre police est la plus belle du monde !

*** On parle de plus en plus du jubilé de la reine, c'est-à-dire du cinquantième anniversaire de l'avènement de Sa Majesté l'Impératrice des Indes, reine d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, du Canada et autres lieux.

A ceci, rien à dire, la chose est très convenable. Mais comme toute question, si grave qu'elle soit, a toujours son côté comique, le susdit jubilé prêterait sans doute à rire sous certains rapports, si on ne mêt pas le hoilà.

Les cerveaux sont en travail, chacun veut trouver quelque chose de nouveau, on tient à faire grand, immense, colossal, on cherche à produire l'extraordinaire.

Ainsi que moi, sans doute, vous avez ouï parler de cette nouvelle que Sa Majesté avait l'intention de s'irer tous les maires des grandes villes de son vaste empire, et, à ce propos, quand il était tant question de la mairie de Montréal et qu'on demandait : "Pourquoi donc M. X... tiendrait-il tant à être maire ?" il vous est certainement arrivé d'entendre cette réponse :

— C'est pour être siré !

Alors tout s'expliquait, et plus d'un ajoutait : "Ma foi ! il a bien raison, se faire saïuer du titre de Sir Tartempion, (S'il s'appelle Tartempion, ce qui peut bien arriver) cela ne sonne vraiment pas mal !"

*** En bien ! cette affaire de sirage comme disent les "jaloux," me semble du plus haut comique, et mon cerveau de simple électeur ne peut saisir la grandeur de cette décision royale, si toutefois la rumeur est vraie, ce dont je doute beaucoup.

Je ne puis comprendre que, pour faire le bonheur de ses sujets, la reine, en s'éveillant le 29 juin prochain, demande la liste des noms de tous les maires des villes au-dessus de cent mille habitants et dise à son premier ministre :

— Sirez-moi tous ces gens là ?

Voyons : un titre ou une décoration se donne à un citoyen qui a fait œuvre méritoire, qui s'est rendu utile à son pays, qui a mérité l'admiration de ses compatriotes par un fait d'armes brillant, par son génie, par ses œuvres littéraires, scientifiques ou artistiques, par sa philanthropie, par quelque chose enfin qui prouve un mérite sérieux, vrai, sans cela, cette distinction n'est plus qu'une simple affaire de politesse, comme à la cour du Maroc ou chez le Bey de Tunis, où, au dessert, on fait passer une assiette pleine de décorations ; en prend qui veut, moyennant finances.

Mais dans le cas actuel, il ne s'agit pas de décorations données à titre étranger—ce qui n'a aucune valeur—mais de titres accordés par une souveraine à ses sujets.

*** Prenons la chose à un autre point de vue : On ne parle pas de s'irer les maires de toutes les municipalités de l'empire, ce serait une pluie de sirs, mais seulement ceux des villes d'une certaine importance.

Dans ce cas, si on demande plus tard à l'un de nous pourquoi M. X... a été élevé à la dignité de Sir, le dialogue suivant s'engagera aussitôt :

— Parce qu'il était maire de Montréal en 1887.

— Pourquoi plutôt le maire de Montréal que celui de Sainte-Eulalie des Anges de la Grande Cascade ?

— Parce que Montréal avait plus de cent mille habitants.

Si Montréal n'avait eu que 99,999 habitants, M. X... aurait-il été siré ?

— Non.

— Pourquoi M. X... a-t-il été nommé maire ?

— Pour faire une niche aux Anglais (s'il est Canadien), ou pour faire enrager les Canadiens (s'il est Anglais).

— Merci.

Ainsi, deux conditions seraient exigées : 1^o. Etre nommé maire pour faire enlever une partie de la population ; 2^o. Que la ville ait plus de cent mille âmes.

De vrais sirs d'occasion !

Mais alors on devrait nous s'irer tous à demi, puisque c'est nous qui formons la moitié des qualités requises.

C'est absurde, cette idée de sirage !

*** On a rêvé d'autres projets encore.

Il est question de distribuer dans toute l'armée d'Angleterre et des colonies, des médailles commémoratives du grand événement.

C'est cela ! vlan ! quatre cent mille hommes médaillés d'un seul coup !

Pour une belle idée, c'est une belle idée !

— Pourquoi cette décoration ? A propos de quoi me mettez-vous une médaille sur la poitrine ? demanderont les soldats, les vrais soldats qui ont du bon sens et qui ne veulent accepter une distinction qu'en autant qu'ils l'ont gagnée.

— Parce que la Reine Victoria est montée sur le trône en 1837 et qu'elle vit encore !

— Ce n'est pas de ma faute.

— Ça ne fait rien. Le gouvernement veut que vous portiez cette médaille. Taisez-vous, ou je f... oure au violon.

Et le malheureux sera forcé d'accrocher le disque de métal sur son uniforme.

N'est-ce pas que c'est une belle idée !

*** Ce n'est pas seulement en Angleterre qu'on s'occupe de fêter un jubilé, la France se prépare à célébrer avec éclat le cinquantième des chemins de fers.

A cette occasion, on construira à Vincennes, près de Paris, un magnifique Palais d'une superficie de deux cent vingt-cinq mille pieds.

Différentes lignes ferrées circulaires seront tracées aux environs, et des locomotives et wagons de tous genres, construits depuis cinquante ans, seront exposés.

Les gares de Paris, Londres, Vienne, Madrid, St-Petersbourg, Lisbonne, Rome, Constantinople, New-York, etc., seront reproduites en miniature.

Tout cela est parfait, je ne m'en étonne pas, du reste, car quand la France entreprend une chose, elle y excelle, mais je constate un grand oubli, c'est la reproduction exacte de la gare Bonaventure. Elle en vaut la peine cependant.

Je vais essayer de m'en procurer les plans pour les envoyer à Paris.

Cela nous fera une belle réclame !

*** Les titres et décorations, ont toujours eu le don de tenter les hommes, surtout ceux qui ne le méritent nullement.

L'Amérique elle-même, la contrée la plus démocratique du monde, n'a pas échappé à cette envie des noms ronflants et vides.

Si on désigne le chef de la République voisine sous le simple nom de "Président," ne croyez pas qu'on en soit arrivé à ce résultat sans tâtonnements ni sans oppositions et, de nos jours encore, sur dix lettres reçues par le président des Etats-Unis, on en compte au moins huit dont les adresses ne sont pas exactes.

Les hommes instruits, les politiciens, les juges mêmes se servent de préférence à tout autre du terme : "Excellence." D'autres ont une prédilection pour : "L'Honorable," quelques uns aiment mieux : "Son Honneur," très peu trouvent la note juste.

La question du titre à donner au chef de l'Etat a été l'objet de graves discussions, aux Etats-Unis, en 1787 et 1789.

Un parti, composé des membres du Congrès ayant conservé des idées monarchiques, proposa de donner au président un titre brillant et sonore, pour se mettre sur le même pied que les autres

nations. La majorité s'y opposa en disant qu'un article de la constitution déclarait : " qu'aucun titre de noblesse ne serait donné par le gouvernement des Etats-Unis."

Néanmoins, la discussion fut très vive, et il est très curieux de relire les arguments employés par les partisans et les adversaires de la proposition.

* * M. John Adams, vice-président, qui avait vécu longtemps dans les cours d'Europe, était le chef des "républicains monarchistes, et c'est lui qui proposa le titre d'honorable," qui fut repoussé par ses propres partisans comme trop inférieur.

Ellsworth, député du Connecticut, dit que les titres étaient indispensables dans toute société régulière et civilisée, et ajouta que "la simple désignation de "Président," ressemblait trop à celle que l'on employait pour nommer le chef d'un club de cricket ou d'une compagnie d'assurances.

On proposa les titres suivants : "Son Excellence, "Son Altesse," "Son Altesse Elective," "Son Altesse le Président," "Sa Toute Puissance," etc., etc.

La chose parut être d'abord de peu d'importance, mais voyant que la discussion semblait devenir plus sérieuse, le Sénat s'en mêla et déclara que le mieux était de ne pas changer les usages du Congrès et de continuer à se servir du titre de "Président des Etats-Unis," ce qui fut adopté.

Depuis un siècle, il n'a plus été question de cette affaire, et cela n'empêche pas le pays de prospérer.

Et que d'Altesse courent les chemins en quête d'un domaine !

* * En parlant des Etats-Unis, ma pensée se reporte à un article que je viens de lire dans le *Scribner's Magazine*, "Souvenirs du Siège de Paris," par M. E. B. Washburne, ex-ministre américain en France.

Ce diplomate avait déjà écrit dans la même revue, un article sur "le chute de l'Empire," qui lui a valu de violentes attaques très méritées.

Les "souvenirs" vont en provoquer d'autres. M. Washburne prouve dans ce dernier écrit qu'il n'a aucun jugement, qu'il n'a vu que très peu de chose et qu'il n'a aucun sens d'observation. De plus il se contredit à chaque page et ne perd jamais une occasion de donner un coup de dent aux Français.

Sa mâchoire n'usera pas la lime. M. Washburne est un grand ami de Bazaine, avec qui il est resté en relations, et ceci ne prouve pas en lui des notions bien nettes de l'honneur et du patriotisme.

L'ex-ministre américain a rendu visite un matin au général Trochu qui lui a fait l'effet d'un danseur. Voilà comment il juge le vaillant soldat breton qui, malgré les fautes qu'il a pu commettre, n'en est pas moins respecté comme un militaire de la plus grande bravoure !

Dans sa petite jouteotte, M. Washburne déclare, dès le début, que Paris ne pourra pas tenir plus de deux mois, et le siège a duré cent trente-trois jours !

* * Il nous dit quelques mots de la misère, du manque de nourriture, de la famine supportées avec tant de courage par les Parisiens, mais il ne manque pas de nous donner le menu de son dîner de Noël, et d'autres jours encore !

On voit que la question culinaire l'intéressait au plus haut point.

Il prétend d'abord, qu'aussitôt après la chute de l'Empire, l'admirable police municipale avait disparu et un peu plus loin il est forcé de s'exprimer ainsi, le 27 novembre, soixante-dixième jour du siège : "Paris n'a jamais été aussi tranquille, et jamais on n'a constaté aussi peu d'offenses contre les lois. On n'entend parler ni de crimes, ni de vols, ni d'attaques, pas même de querelles, dans aucun endroit de la ville. Vous pouvez aller dans n'importe quelle partie de la cité, à toute heure de la nuit, et partout vous trouverez un gardien de la paix, partout vous serez en toute sûreté."

Plus loin il nous dit qu'il n'est plus question de "sortie" et deux jours après il constate que Ducros en a fait une.

A le lire on dirait qu'il a été l'homme le plus

occupé de France pendant le siège de Paris, et partout on rencontre le moi, égoïste et féroce.

Par contre, son admiration pour les Prussiens perce à chaque ligne !

Les mémoires de M. Washburne forment un livre faux et méchant.

C'est le remerciement des bontés et des faveurs qu'il a reçues en France !

* * Je ne puis mieux terminer qu'en parlant de la fin du monde.

C'est un sujet neuf, et toujours intéressant.

Nous n'avons cependant pas trop à nous préoccuper, pour le moment, de ce grave événement, puisqu'il n'arrivera que dans dix millions d'années.

C'est le terme fixé par sir William Thompson, l'éminent physicien anglais, professeur à l'Université de Glasgow et bien connu pour la part qu'il a prise à la pose du premier câble transatlantique. M. Thompson a développé ses motifs, l'autre soir, au dernier vendredi scientifique de la Royal Institution de Londres, devant un brillant auditoire de savants et de gens du monde.

Cause : Refroidissement et congélation du soleil. Nos descendants s'arrangeront comme ils voudront, c'est leur affaire !

Leon Leduc

NOS GRAVURES

DEUX RUES DE SAN FRANCISCO

LES rues Montgomery et California, dont nous publions les vues, sont comptées parmi les principales de San Francisco, Etats-Unis.

La première est le Broadway et la seconde la Wall Street de la capitale de la Californie.

Le haut de la rue Montgomery est occupé par une élévation, au sommet de laquelle on se rend par un escalier, et d'où on a une vue splendide de la cité et de la baie.

La rue California est occupée presque exclusivement par des banques et des bureaux de commerce.

Près de là se trouve le California Market, l'un des plus vastes et des mieux approvisionnés du monde.

LORD ET LADY LANSDOWNE

Son Excellence le Très Honorable Sir Henry Charles Keith Pelby-Fitzmaurice, marquis de Lansdowne, dans le comté de Wycombe de Chipping-Somerset, dans le comté de Bucks, vicomte Calne et Calstone, dans le comté de Wilts, et lord Wycombe, baron de Chipping-Wycombe, dans le comté de Bucks, dans la Pairie de Grande-Bretagne ; comte de Kerry et comte de Shelbourne, vicomte de Clannourice et Fitzmaurice, baron de Kerry, Lixnaw et Dunkannon, dans la Pairie d'Irlande, K.C.M.G., gouverneur de la Puissance du Canada, et vice-amiral, etc., etc.

Lady Lansdowne appartient à une des plus vieilles familles d'Irlande.

LA CATASTROPHE DE WHITE RIVER

L'accident du chemin de fer le plus épouvantable et le plus désastreux que l'on ait jamais eu à enregistrer dans l'histoire de la Nouvelle-Angleterre est arrivé il y a quelques jours, sur la voie du chemin de fer du Vermont Central, à Hartford, Vt. Il est à peu près impossible de trouver des expressions pour peindre la scène qui s'est passée au moment de la catastrophe. L'étendue du désastre épouvante ceux qui ont déjà été les témoins de spectacle de ce genre, et on se sent le cœur serré en parcourant l'endroit où tant de personnes ont, ou trouvé la mort, ou des blessures plus ou moins graves.

Le convoi expresse de Montréal, qui avait quitté Boston à 7 heures p.m., le 4 du courant, arriva à White River Junction vers 12 30 heures. Le train était ainsi composé : deux chars à passagers, deux pullmans, un char de seconde classe, un char à fumer, un char à bagages, la locomotive, sous les ordres du conducteur Smith Sturtevant, l'un des plus anciens et des meilleurs conducteurs du Vermont Central. Le convoi allait à toute vitesse quand, en arrivant au pont qui traverse la White River, le dernier wagon donna sur un rail brisé, dérailia et fut jeté en bas du pont, entraînant à sa suite les deux pullmans et les deux chars de première classe.

Il est impossible de décrire les scènes terribles qui se sont passées au sein des débris des quatre chars qui se trouvaient sur la glace, à 50 pieds au-dessous du pont.

Cette catastrophe a coûté la vie à 37 personnes et causé des blessures à près de 60 voyageurs.

La plante à encre.—On a essayé d'acclimater en Europe une plante originaire de la Nouvelle-Grenade, et que le mouvement industriel appelle *plante à encre*. Elle porte le nom de *Coriaria thymifolia*, et fournit un suc que les indigènes appellent *chami*. Ce liquide, rouge d'abord, prend une belle teinte noire au contact de l'air, et peut servir d'encre à écrire, sans exiger la moindre préparation. Elle n'attaque pas les plumes métalliques.



LA RAQUETTE

Quand l'hiver en robe blanche
Vient, dans nos cantons,
A nos toits et sur la branche
Brûler ses festons ;

Quand, sous les froides haleines,
Le frimas étend
Sous les bois et sur nos plaines
Son voile éclatant ;

Quand plane sur la montagne
Le froid boral,
Si l'ennui qui l'accompagne,
Entre à Montréal ;

Nous, que la gaité commande
De fuir le repos,
Partons en légère bande
Comme des oiseaux ;

Sans frein et sans étiquette,
Nous nous élançons,
Ayant aux pieds la raquette,
Au cœur les chansons ;



De joyeux moments en quête,
Par monts et par vaux,
Nous allons à la conquête
D'horizons nouveaux.

Nous allons par la vallée,
En battant des mains,
Sur la neige immaculée
Ouvrir des chemins.

Nous allons ; et, d'un pas leste
Trottinant partout,
Ravin, gorge ou lande agreste,
Nous franchissons tout.

Nous passons les fondrières
Et les ponts tremblants,
Les côtes et les clairières,
Les bosquets tout blancs.

Et quand le décor qui change
Découvre à nos yeux
Quelque paysage étrange
Et tout radieux.

Devant la belle nature,
Charme souverain,
Notre course à l'aventure
S'arrête soudain.

Et devant l'apre merveille
—Eh bien, oui, pardieu !
Quelque chose à notre oreille
Parle du bon Dieu !

LOUIS FRÉCHETTE.

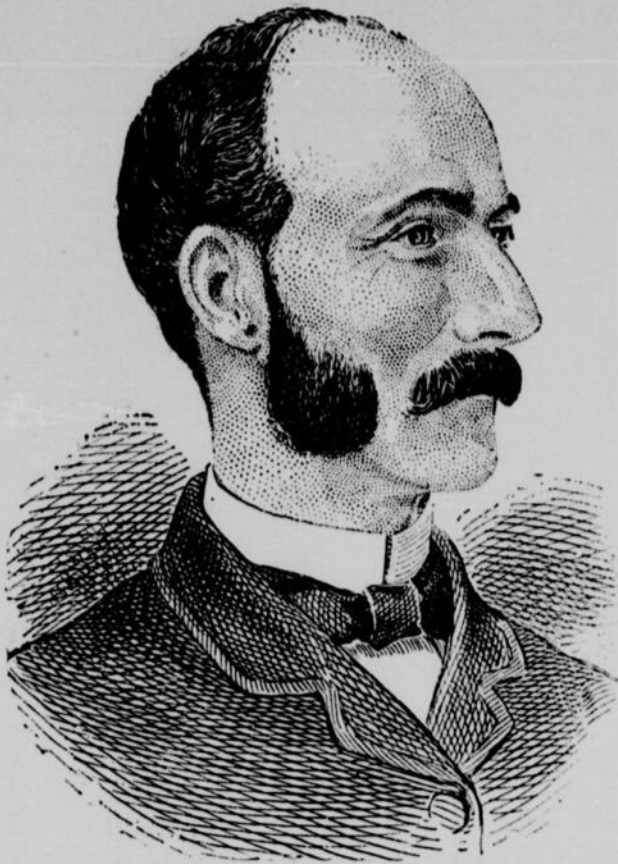
NOTES ET IMPRESSIONS

Ne vous contentez pas de louer les gens de bien : imitez-les.—SOCRATE.

Tout sert en ménage quand on a en soi de quoi mettre les outils en œuvre.—M^{me} DE TENCIN.

Sans religion on peut avoir de l'esprit, mais il est difficile d'avoir du génie.—CHATEAUBRIAND.

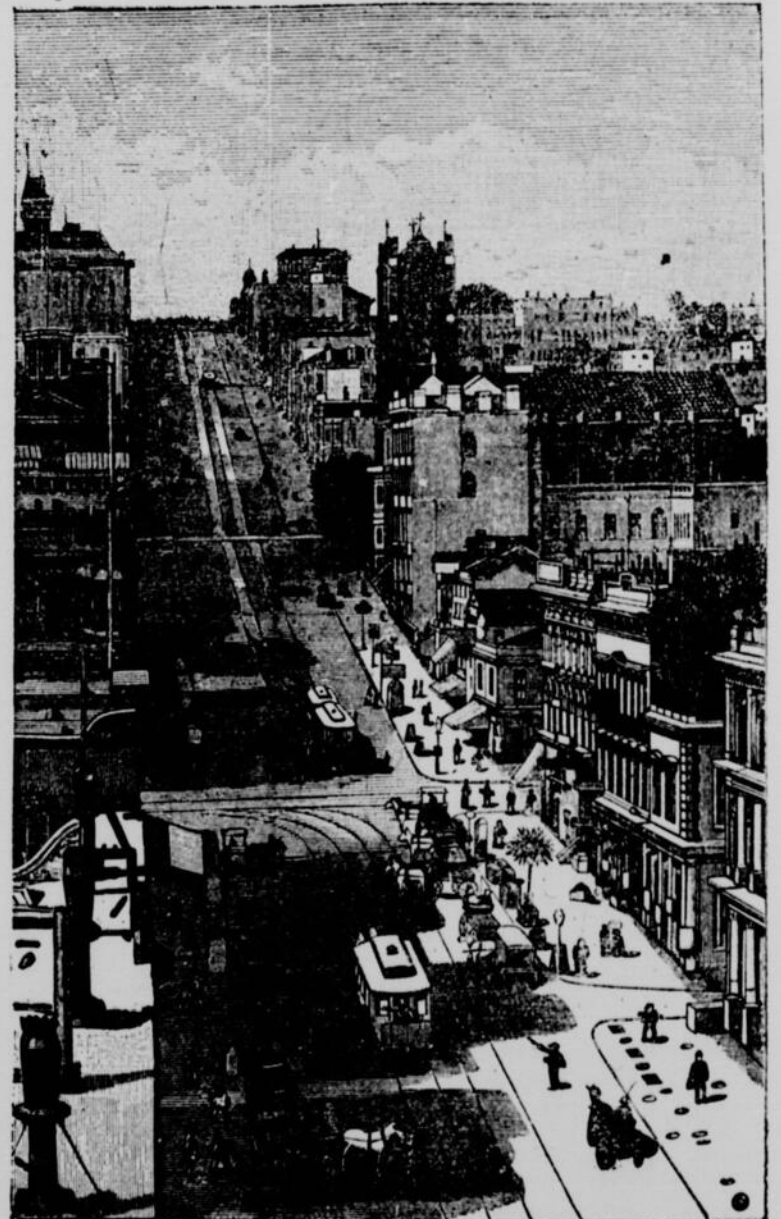
La prière fait la moitié du chemin vers Dieu, le jeûne conduit jusqu'à la porte de son palais et l'aumône y donne entrée.



LE MARQUIS DE LANSDOWNE, GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA



LA MARQUISE DE LANSDOWNE

LA RUE MONTGOMERY
VUES DES DEUX PRINCIPALES RUES DE SAN FRANCISCO (CALIFORNIE)

LA RUE CALIFORNIE

ANTHROPOPHAGES

Il paraît que lorsque l'homme a goûté une première fois de la chair de ses semblables, il en éprouve par la suite un violent et périodique appétit qui ressemble à un accès de frénésie. Les *Windikouk* ou mangeurs d'hommes ne se possèdent plus, dans ces spasmes nerveux de folie transitoire ; leurs traits se tissent, leurs yeux s'animent et étincellent, leurs lèvres s'agitent dans un mâchonnement horrible. Ils tremblent, ils promènent de toutes parts des regards soupçonneux et font entendre un grognement de bête sauvage.

Bien souvent, dans ces circonstances douloureuses et indépendantes de la volonté du criminel, de nouveaux délits ont été perpétrés sans aucune nécessité, et par cette seule force de l'habitude qui, même pour les crimes les plus hideux, se contracte dès le premier acte ; à moins que la volonté ne s'élève contre cette première défaillance par une réaction puissante et persévérante.

Malheureusement, c'est le contraire qui a lieu, parce que les infortunés qui tombent dans le cannibalisme sont des hommes faibles et sans énergie comme sans principes.

Après avoir dévoré leurs semblables par nécessité—si tant est que le besoin le plus urgent puisse servir d'excuse à un tel crime—ils en viennent à le faire par goût et délectation.

C'est ce que ne prouvent que trop les faits suivants, que je choisis entre plusieurs qui me sont fournis par mon journal de vingt années de séjour chez les Peaux Rouges.

Chic Kkè-Nayellé avait goûté à la chair humaine, lors de la terrible famine qui désola le fort Bonne-Espérance. Quelques années après, en 1863, ayant éprouvé un jeûne forcé, en chassant dans les Montagnes Rocheuses, il se dirigea vers le fort Bonne-Espérance pour y chercher du secours.

Outre sa femme, ses deux filles et un petit garçon en bas âge, cet Indien, un Dènè de la tribu des Esclaves, du fort Norman, nourrissait aussi ses deux neveux, orphelins de père et de mère. Ce surcroît de charges n'avait pas peu contribué à l'affamer. Il commença donc, tout en se dirigeant vers le fleuve Mackenzie, par abandonner le plus jeune de ses neveux, qui était âgé de dix ans.

En faisant diligence, le malheureux esclave atteignit le fleuve, au rapide des Remparts, et il y campa. Il ne lui restait plus que trois heures de marche pour atteindre le fort Bonne-Espérance, lorsque le misérable, cédant à une horrible tentation, qui le poursuivait et l'obsédait sans doute depuis plusieurs jours, tua la plus jeune de ses filles à coup de hache, la nuit qui suivit son arrivée en ce lieu fatidique, la fit rôtir et en dévora la chair.

La femme de *Chic-Kkè-Nayellé* ne voulut point prendre part à cet horrible repas. Laissant là ce mari dénaturé, elle se sauva au fort avec les deux enfants qui lui restaient. Son neveu l'y avait déjà devancée, apportant aux Canadiens l'affreuse nouvelle.

Quand le cannibale se présenta au fort, son visage était effrayant, les yeux lui sortaient de la tête, il était en proie à une exaltation terrible et s'ima-

ginait que tout le monde conspirait sa mort. En conséquence, il ne se départit pas un seul moment de son fusil chargé, et ne se livra au sommeil que lorsque tout le monde était couché et endormi.

Il faut que le christianisme soit bien fort pour adoucir et transformer de pareils monstres.

J'ai connu particulièrement cet homme ; nul n'a un visage plus doux, plus avenant, plus gracieux. Tant il est vrai que les apparences sont souvent fallacieuses. Le nom de *mangeur de monde* lui est resté.

* * *

En 1866, me trouvant sur les bords du grand lac des Ours, cette mer intérieure douce, peuplée de harengs, je fis connaissance avec un beau et grand vieillard septuagénaire, à la figure douce et aux manières bienveillantes. Il s'appelait *Kra-nda* (les yeux de lièvre), il était veuf et n'avait qu'un seul enfant, un fils, âgé de quinze ans, qui ne quittait jamais son père.

Il me gagna par sa douceur et son affabilité, par

—Je remarquai, me dit M. Taylor—c'est le nom de l'officier—qu'il portait sur le dos une gibecière en filet qui paraissait contenir quelque chose de lourd. Je voulus savoir ce qu'il y avait. Je lui désignai donc une case vide pour logement temporaire, et je l'y observai. En entrant dans la maisonnette, l'Indien se hâta d'aller suspendre derrière la porte sa carnassière, ainsi que le font les sauvages lorsqu'ils veulent mettre quelque morceau de viande hors des atteintes de la dent des chiens.

« Ce mouvement ne m'échappa point, et me confirma dans ma conviction que *Kra-nda* me trompait. La nuit venue, je profitai d'un moment où l'Indien était sorti de la case, pour aller plonger vivement la main dans sa gibecière. Je la retirai plus vite que je ne l'y avait mise, frappé d'épouvante et d'horreur. Savez-vous ce que j'y avais trouvé ? Deux mains, monsieur, deux mains lumbaines, fraîchement coupées sans doute, et déjà cuites, dont l'une avait été grignotée par cet homme abominable.

« C'étaient les mains de son beau-frère.

« Je rentrai chez moi en proie à la terreur, car j'étais presque seul au fort ; mes serviteurs étaient en voyage. Je me barricadai dans ma case et me couchai, ayant un fusil chargé à mon côté. Néanmoins, je ne pus fermer l'œil de toute la nuit ; j'avais sans cesse devant les yeux l'affreuse gibecière et son horrible contenu.

« Le lendemain, j'alléguai un prétexte quelconque à *Kra-nda* pour le congédier, après lui avoir donné de la viande de renne.

Le pauvre Mangeur d'hommes eut une fin tragique et misérable :

En 1870, la famine sévit de nouveau et sévèrement dans les immenses steppes de lichen qui entourent, sur trois côtés, le grand lac des Ours. Le renne qui, d'ordinaire, s'y montre en aussi grand nombre que les étoiles dans le firmament, le renne y manqua complètement. Il demeura dans les forêts malingres qui s'étendent au Nord et à l'Est du fort Bonne-Espérance. Le poisson restait aux Indiens comme seule ressource ; mais la glace est si épaisse durant l'hiver, que ceux-ci ne purent faire la pêche. D'ailleurs, ils n'avaient pas de filets à harengs. Ils préférèrent se transporter en hâte dans les parages de Bonne-Espérance pour vivre dans les Montagnes Rouges. Ces Indiens avaient alors deux impotents parmi eux, qui devaient nécessairement nuire à leur fuite précipitée, en entravant leur marche. C'étaient le vieillard



Je saisis ma hache et massai mes deux petites filles.—Page, 334 col. 2.

le bon sens et la réserve dont il fit montre pendant tout le temps qu'il passa chez moi.

Que l'on juge de mon étonnement lorsque, après le départ de ce sauvage, j'appris de ses compatriotes Esclaves que cet homme a dévoré onze personnes de sa famille, parmi lesquelles ses deux femmes, un beau-frère et tous ses enfants, à l'exception du dernier !

Depuis 1861, époque de son baptême, *Kra-nda* paraît pourtant s'être corrigé de ce léger penchant pour la chair fraîche, car on ne lui reproche plus aucun méfait de ce genre.

L'Écossais, qui gouvernait alors le fort Franklin et auquel je parlai du Mangeur d'hommes, me raconta aussitôt qu'un soir d'hiver, *Kra-nda* arriva seul au fort, dans un état de surexcitation fébrile. Il était, disait-il, depuis plusieurs jours en proie à la famine et accourait vers ses bons amis les blancs pour en obtenir des vivres.

Kra-nda, devenu trop infirme pour chasser et voyager, et un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé *Kfwitwè* ou *Grosse-Tête*, que les fatigues de son dernier voyage d'été, au service de la compagnie d'Hudson, avait fait tomber en consommation.

Ils furent abandonnés sans pitié. On sacrifia ces deux hommes pour le salut de la peuplade entière.

Le vieil anthropophage se soumit avec résignation à l'horrible sort qu'on lui destinait ; mais *Grosse-Tête* ne put supporter ce cruel destin avec la même indifférence. Il manifesta des terreurs et un désespoir qui auraient dû toucher ces cœurs de glace. Il pria, supplia, il pleura. On fut sourd. On leur alluma à tous deux un feu de sapin, par un dernier mouvement de commisération, et ils furent abandonnés comme des cadavres à l'âpre morsure d'un froid de plus de 40 degrés centigrades et à la dent des loups.

Ainsi périt *Kra-nda*, le mangeur d'hommes.

Pendant l'été de cette même année 1866, je vis au fort Simpson, chef-lieu de l'immense district de Mackenzie, un autre anthropophage qui en était à sa septième victime.

Ce malheureux, nommé *Kiô-bétra*, le Père de l'herbe, avait commis ses plus grands forfaits à quelques centaines de verges seulement du fort Simpson. Ceci prouve bien que la nécessité seule n'est pas le mobile de l'anthropophagie ; mais qu'il faut en chercher la cause dans la puissance de l'habitude et la véhémence de la tentation.

J'ai vu le ravin où le vieux mangeur d'hommes, *Kiô-bétra*—encore un esclave—avait eu le triste courage de déterrer sa propre femme, morte de faim, pour s'en repaître. Quel amour !

Ce fut son premier crime, sept autres suivirent. Ce malheureux, nouveau Saturne, tua et dévora tous ses enfants, sauf le dernier, qu'il se réserva probablement pour ses vieux jours. Ils ont tous cette triste prévoyance !

En arrivant dans un fort, la première visite de cette espèce de hyène à figure humaine était pour les cimetières. Grâce au froid intense des terres arctiques, qui permet aux cadavres de se conserver intacts et rouges pendant de longues années, il trouvait dans les tombeaux une nourriture abondante et toujours prête.

En vérité, on a peine à croire qu'il puisse se rencontrer sous le soleil de pareils monstres, et que leurs compatriotes les laissent vivre. Les Cris tuent presque toujours les *Windikouk* ou anthropophages. Mais les Dènè sont si humains, si craintifs, ils conçoivent des cannibales une telle terreur, qu'ils se contentent de les fuir sans les détruire.

* *

Les cas d'anthropophagie sont plus fréquents chez les Cris que parmi leurs voisins du nord, les Dènè.

Lorsque j'étais dans la Saskatchewan, j'ai connu deux vieilles femmes qui appartenaient : l'une au lac la Grenouille, l'autre au lac la Poule-d'Eau. Toutes deux avaient souillé leurs mains du sang de leurs semblables pour devenir des *Windikouk*, objets d'horreur et de mépris pour leurs compatriotes. C'est la première de ces malheureuses que les Cris tuèrent en 1884.

Mais, en 1879, la police montée de ce vaste district pelletier, qui, depuis, a été divisé en trois provinces politiques, captura un Cris nommé Kakousi-Kouchin, ou le Bon-Coureur, que l'on soupçonnait du meurtre et de la manducation de toute sa famille, s'élevant à sept personnes, indépendamment de sa mère et de son beau-frère. D'abord le cannibale nia tout ; puis il s'amenda, s'avoua coupable publiquement, fut jugé, condamné et pendu le 20 décembre de la même année.

Voici comment ce malheureux raconta l'horrible drame dont il avait été le triste héros. Séparé du fort Saskatchewan par une assez grande distance, j'en reçus avis par une communication particulière.

"Au commencement de l'année 1879, j'étais campé avec ma famille à 97 kilomètres du fort Saskatchewan, vers le nord et dans les bois. Les animaux de venaison étaient abondants. Je tuai plusieurs élans et cinq ou six ours noirs. Mais, à la mi-février, je tombai malade, et ceux qui demeuraient avec moi ne purent faire chasse. Les fauves avaient disparu. Nous dûmes tuer nos chiens pour nous repaître de leur chair.

"Lorsque j'eus recouvré quelques forces, je me transportai au fort Assiniboine, sur le bord de la rivière Athabasca, et j'y obtins de l'officier en charge quelque secours en provisions qui, hélas ! ne durèrent pas longtemps. Tous nous ressentîmes les douleurs et les angoisses de la faim.

"Il y avait alors avec moi ma femme, mes six enfants (trois garçons et trois filles), ma vieille mère et mon frère cadet : neuf personnes.

"Mon frère se décida à partir avec ma mère, dans l'espoir de trouver plus loin ce qu'il ne rencontrait pas dans le voisinage de mon *mikiwap*. Je demeurai avec ma famille, et la famine devint de plus en plus cruelle.

"Pendant plusieurs jours nous n'eûmes rien à manger que des peaux, de vieux souliers et des lanières. Je conseillai donc à ma femme de partir avec cinq de nos enfants et de rejoindre mon frère qui, probablement, devait avoir tué quelque animal. Quant à moi, trop faible pour quitter le cam-

pement, j'y demeurai avec un de mes enfants, âgé de dix ans, qui refusa obstinément de me laisser.

"Un matin, je me levai de bonne heure, et soudain une pensée abominable traversa mon esprit. Mon fils était couché à mes pieds devant le feu, je saisis mon fusil et, poussé par le Mauvais-Esprit, j'en dirigeai le canon sur la tête du pauvre innocent. Puis, détournant la tête, je pressai la détente. La balle entra dans le crâne par l'occiput ; et cependant, l'enfant respirait encore. Je me mis à pleurer ; mais à quoi cela pouvait-il servir ? Il m'était désormais devenu impossible de le rappeler à la vie. L'essentiel était d'abrèger ses souffrances. Je pris mon couteau et je le lui enfonçai deux fois dans le flanc. Hélas ! il respirait toujours. Alors je saisis un morceau de bois et je l'achevai en l'assommant. Aussitôt je satisfis mon horrible faim, en dévorant quelques morceaux de sa chair, extrayant même la moelle des os de mon enfant pour m'en repaître.

"Plusieurs jours après, en rôdant dans la forêt, je fis malheureusement la rencontre de ma femme et de mes enfants. Je leur dis que mon petit garçon était mort de faim ; mais je remarquai immédiatement qu'ils soupçonnaient l'affreuse vérité. Je découvris bientôt que ma famille se proposait de m'abandonner, de crainte de rencontrer le même sort que celui de mes enfants que j'avais tué. Je me levai donc un matin, à demi fou et plein du Mauvais-Esprit, je saisis mon fusil et, en posant le canon sur la poitrine de ma femme, endormie à mes pieds avec mes enfants, je la tuai raide. Je saisis aussitôt ma hache et, sans plus tarder, je massacrai mes deux petites filles. La troisième était une enfant à la mamelle : je l'étranglai de mes mains. Il ne me restait plus qu'un petit garçon de sept ans. Je l'éveillai et lui ordonnai d'aller chercher de la neige, et de la faire fondre pour avoir de l'eau. Sous les yeux de mon enfant, je pris les cadavres de mes petites filles et je les découpai. J'en fis autant du corps de ma femme. Je brisai leurs crânes et j'en retirai les cervelles. Je brisai leurs os et en mangeai la moelle.

"Mon petit garçon et moi vécûmes toute une semaine de cette horrible viande ! A la fin, je laissai là les ossements blanchis et à demi calcinés des miens. Le dégel avait déjà commencé et le printemps revenait ; mais il me répugnait énormément de rentrer dans la compagnie de mes semblables. Je dis alors à mon fils :

"—Dans quelques jours nous rencontrerons du monde. On s'apercevra bientôt que je suis un meurtrier et l'on me fera mourir. Quant à toi, ne crains rien, dis tout ce que tu sais ; il ne te sera fait aucun mal à cause de ta jeunesse. Un jour, que je n'étais plus qu'à quelques lieues du lac des Œufs, où vivaient plusieurs membres de ma famille, j'avais tué un certain nombre de canards, et j'étais assis au bivouac, n'ayant nullement faim, lorsque je commandai à mon petit garçon d'aller chercher quelque chose à cinq ou six pas. En ce moment, le démon prit encore possession de mon âme. Désirant vivre seul, loin du commerce de mes semblables et faire disparaître le seul témoin de mes crimes, je saisis encore mon fusil et, ajustant mon fils par derrière, je le laissai sur le carreau.

"Quelques semaines après je fus pris, jugé et condamné à mort. Dans trois jours je serai pendu.

"Maintenant, je me repens sincèrement de ce que j'ai fait ; maintenant, j'en demande pardon à Dieu, que je n'adorais ni ne connaissais, bien que trois de mes enfants eussent été baptisés. Je suis le plus misérable des hommes. Mais du fond de mon cœur je me repens des crimes que j'ai commis."

Telle fut la confession que Kakousi-Kouchin, le Bon-Coureur, fit publier trois jours avant sa mort, comme une réparation, bien insuffisante à la vérité, du mal qu'il avait commis. Il mourut en brave et en chrétien contrit et repentant. EMILE PETITOT.

Contre l'empoisonnement.—Le premier soin à donner à une personne qui vient d'ingurgiter une substance vénéneuse consiste à lui faire avaler de l'huile.

L'huile empêche l'action rapide des effets du poison sur les parois de l'estomac et permet d'attendre l'arrivée du médecin, qui administre un contre-poison, s'il y a lieu.

LES CANADIENS DES ÉTATS-UNIS



PROF. J. O. D. DE BONDY

Le Prof. J. Ovide Douaire de Bondy est né à Lavaltrie, comté de Berthier, Bas-Canada, le 4 juillet 1850. De bonne heure, il montra des dispositions plus qu'ordinaires pour la musique ; et à l'âge de sept ans, il commençait déjà à toucher l'orgue, remplaçant quelquefois sa mère, qui était alors organiste à l'église de Lavaltrie. En 1861, il entra au collège de l'Assomption, où, tout en faisant son cours classique, il continua à développer ses aptitudes musicales. Durant son cours, on se le rappelle fort bien, il faisait toujours les frais de la partie musicale aux examens de la fin de l'année. Etant encore élève du collège, ses services furent requis à Saint-Sulpice, situé à quelques milles de l'Assomption, où le Rév. Etienne Birtz venait de faire l'acquisition d'un orgue à tuyaux. Il fut donc le premier organiste de l'église de Saint-Sulpice, où il se rendait tous les dimanches. Ayant terminé son cours, le jeune de Bondy se rendit à Montréal où il passa son examen et fut admis à l'étude de la médecine, passant sa première année à l'Université McGill et devenant ensuite élève à l'école de médecine du collège Victoria. L'étude de la médecine n'avait pas de grands attraits pour celui qui ne pensait qu'à la musique.

Ainsi, pendant les quelques années qu'il passa à Montréal, il continua ses études, faisant partie de plusieurs sociétés musicales, et agissant comme organiste et maître de chapelle à l'église Sainte-Brigitte. Le 13 juillet 1871, il se maria à mademoiselle Armande Marcotte, de Lanoraie, comté de Berthier, Canada. En 1872, il partait pour les États-Unis dans le but de se dévouer entièrement à la profession de son choix. Après avoir passé quelque temps à Holyoke, Mass., il en partit pour Albany et Cohoes, N. Y., où il ne passa que quelques mois. De Cohoes, il se rendit à Glens Falls, N. Y., en avril 1873, où il avait été demandé comme organiste à l'église Sainte-Marie de cette ville, position qu'il occupe encore aujourd'hui.

M. de Bondy s'est toujours montré vivement intéressé à l'avenir national de nos compatriotes aux États-Unis, prenant une part active à nos Conventions Nationales. En 1880, en société avec M. Benjamin Lenthier, il fonda *Le Drapeau National*, qui, après une existence d'à peu près une année et demie, fut remplacé par *Le Guide du Peuple*, journal qui a fait sa marque dans le temps. Après s'être retiré du journalisme actif, il retourna à sa profession de prédilection qu'il exerce avec succès.

Le Prof. de Bondy est reconnu comme compositeur de mérite et est le fondateur et directeur de la société Sainte-Cécile, à Glens Falls, N. Y., qui compte au delà de cent membres.

Il a trois fils, qui, comme leur père, paraissent avoir des aptitudes musicales plus qu'ordinaires. Son père, le docteur A. D. de Bondy, et sa mère vivent encore et demeurent à Sorel, Canada.

LES ÉCHECS

Nous attirons l'attention des amateurs du jeu d'échecs sur la jolie énigme ci-dessous, qui fait en ce moment le tour de la presse échiquéenne :



Les Pions restent immobiles ; jouez les cinq autres pièces de manière à conduire le Roi à la case blanche libre du carré, sans le faire passer sur la case blanche du centre, en 26 coups. Les pièces suivent la marche ordinaire des échecs.

Solution du problème qui a paru dans *Le Monde Illustré* du 22 janvier

BLANCS.

1 D 1er F D

2 C 7e R, échec et mat.

NOIRS.

1 T 1er D

Et autres variantes

LE COIN DES ENFANTS

PRIÈRE DE L'ORPHELIN

Où sont, mon Dieu, ceux qui devaient sur
 Guider mes pas ? [terre]
 Tous les enfants ont un père, une mère !
 Je n'en ai pas ;
 Mais votre voix murmure à mon oreille :
 Lève les yeux !
 Pour l'orphelin un père est là qui veille
 Du haut des cieux !

Mme TASTU.

DEMAIN !

Si vous saviez tout ce que Cécile doit faire de belles et bonnes choses demain, vous en seriez stupéfaits. Imaginez-vous que demain elle doit se lever, dès que les volets seront ouverts dans sa chambre, sans se retourner dans son lit, sans bâiller, sans gémir ; elle s'habillera sans perdre une minute, sans lambriner le moins du monde, pour arriver la première à la salle à manger. Demain, elle repassera soigneusement ses leçons avant de partir pour le cours au lieu de lire un livre amusant, et, quand sa mère l'appellera, elle sera prête depuis longtemps. Demain, elle réparera sa robe qui est décousue ; elle raccommoquera tous ses gants et tous ceux de son frère par-dessus le marché ; elle recoudra les boutons qui manquent à son manteau, et oulera deux de ses mouchoirs neufs. Demain, elle mettra en ordre son armoire, son pupitre et toutes ses affaires. Demain, elle travaillera pendant une heure au dessin qu'elle a entrepris pour la fête de la grand-mère. Demain, elle ira faire une lecture à la vieille cousine Jenny, qui est malade, et qui réclame sa visite depuis quinze jours. Demain, elle écrira une longue lettre à son amie Laure, qui lui a envoyé un charmant livre pour ses étrennes... et puis, que sais-je encore ? Il y en a tant de ces choses que Cécile doit faire demain, que je suis tout essoufflée de cette énumération, qui n'est pourtant pas complète à beaucoup près.

Mais comment, dira quelqu'un, cette pauvre enfant arrivera-t-elle à faire tout cela dans une seule petite journée ? Elle ne veut donc ni boire ni manger, ni se reposer un seul instant ? Elle en tombera malade, la malheureuse !

Rassurez-vous, Cécile n'a pas la moindre intention de se surmener, de compromettre sa santé.

Voyez-vous, il ne s'agit que de s'entendre. Pour vous comme pour moi, demain c'est le jour qui suivra aujourd'hui, le jour qui commencera dans quelques heures, lorsque minuit aura sonné.

Le *demain* de Cécile a une tout autre signification. Demain, c'est-à-dire le jour qui lui conviendra, le jour où elle sera en train, où il n'y aura rien d'amusant en perspective, où son caprice la poussera vers les choses négligées jusque-là. Autant vaudrait dire : la semaine des quatre jeudis ; ce serait plus exact. Mais cette expression familière choque horriblement Cécile lorsque son frère se permet de la lui citer, et ce n'est pas elle qui l'emploiera jamais. Demain ! c'est bien plus joli, bien plus satisfaisant pour la conscience. Quand Cécile le prononce, ce mot-là, elle peut se faire illusion. L'imagination de Cécile, qui est très vive, lui présente de si beaux tableaux de son activité future, la résolution

d'exécuter tous ces projets est si sincère, que, chaque soir, la petite fille s'endort sans regret et sans remords, en contemplant un demain idéal dont la perfection l'enchanté.



Mais, hélas ! il est dans la réalité de ces nécessités cruelles qui finissent par s'imposer si bien qu'on ne peut les renvoyer indéfiniment. Ainsi, une robe décousue qu'on abandonne finit par prendre des airs de loque ; des gants dont on n'a pas refermé les fentes laissent un beau jour les doigts à découvert, et, quand un manteau a perdu trop de boutons, on ne peut plus le boutonner du tout. Et puis, surtout, dans une existence bien réglée comme celle que la mère de Cécile tient à faire mener à sa fille, il y a des heures fixes... Oh ! cette pendule inexorable qui sonne toujours trop tôt, lorsqu'il y a encore un devoir à relire, une leçon à apprendre, que de fois n'a-t-elle pas jeté Cécile dans un état de trouble fiévreux, d'agitation désordonnée !

Quand on a assisté à l'une des grandes bousculades qui reviennent constamment dans la vie de Cécile, quand on a vu la malheureuse fillette courir de ci, de là toute rouge, toute haletante, réclamant à l'un son atlas qu'elle n'a pas rangé la veille, à l'autre ses bottines qu'elle aurait dû mettre il y a une heure, quand on l'a vue enfilant en grande hâte son manteau tout en regardant d'un œil son arithmétique ouverte devant elle, quand on a été témoin de ses larmes lorsque sa mère la gronde, lorsque son professeur, au cours, lui reproche les négligences dont sa composition est remplie, on se demande comment elle ne se décide pas une bonne fois à faire les choses au moment voulu, à l'heure dite.

Non seulement Cécile s'épargnerait à elle-même bien des ennuis, bien des tourments, mais encore elle pourrait procurer toutes sortes de plaisirs aux autres.

La photographie, qu'elle achètera pour sa grand-maman à la place du paysage non terminé, ne sera certainement pas appréciée autant qu'elle aurait été le dessin représentant certain coin favori de la propriété de grand-mère.

La pauvre Laure aura bien besoin des témoignages d'affection de son amie, elle qui est orpheline et qui mène une existence assez triste dans une petite pension de campagne. La vieille cousine Jenny, toujours malade et toujours seule, et qui soupire après un peu de distraction, ne recevra pas de longtemps cette fameuse visite qui l'aurait égayée, et en attendant elle juge très sévèrement sa petite cousine : elle l'accuse de légèreté, de sécheresse de cœur.

Que d'excellentes raisons pour se corriger ! Sa mère les a souvent signalées à Cécile, mais évidemment celle-ci ne les a pas encore comprises. Espérons que le jour où elle les découvrira elle-même, et où elle prendra définitivement la résolution de commencer sa grande œuvre de ré-

forme, son *demain* sera plus sérieux que tous ceux qu'elle a dit jusqu'à présent et qu'il signifiera *tout de suite* !

DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

GRANDS CONTRATS

L'Illustrated News de Cincinnati, est certainement l'un des journaux les plus entreprenants du continent américain. Tout ce qu'il fait est "grand". Il publie dans un de ses derniers numéros les vues de la Brasserie Foss-Schneider et donne une idée concise de la manière dont se fabrique la bière "Nonpareil," dont le renommé est universelle. Il contient également les portraits des fondateurs et des principaux employés de ce vaste établissement.

Plus de 40,000 numéros de ce journal ont été distribués par la Brasserie Foss-Schneider, et l'Illustrated News a eu l'honneur de publier la plus grande annonce qui ait jamais été faite dans le monde.

Son grand numéro de gala contient des cartes magnifiques et on y remarque celles des plus grandes maisons du pays.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publions une annonce de dix lignes dans un million de numéros des principaux journaux américains et cette publication aura lieu dans un délai de dix jours. Ce prix établit le taux à un cinquième de cent la ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numéro de chaque journal et, par conséquent, passera sous les yeux de un million d'acheteurs de différents journaux ; — ou cinq millions de lecteurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que chaque journal acheté est lu par au moins cinq personnes en moyenne. Dix lignes font environ 75 mots. Adressez copie d'annonce et chèque, ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages.

GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUCE ST., NEW-YORK.

LA PLACE POUR SE PROCURER

LES MEILLEURS

THES ET CAFES

Avec garantie et satisfaction est chez

GEORGE BRISTOL,

177, RUE SAINT-LAURENT

SAVONS MEDICINAUX

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général ; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rille, Hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancre, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatisme.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Desinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rifle.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maces.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou drogiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la maille.

ALFRÉD LIMOGÉ, St-Eustache, P. Q.

LE PALAIS D'ARGENT

33 RUE ST-LAURENT

Cadeaux de Noces

d'Anniversaires de Naissance

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

Assortiment d'Argenteries

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville.

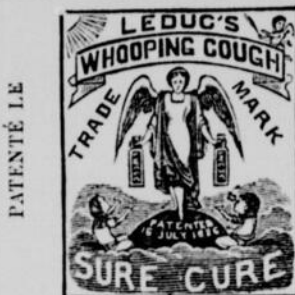
Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

PALAIS D'ARGENT

sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers dessins dans les argenteries et articles plaqués.

REMEDE DE LEDUC



PATENTÉ LE

9 JUILLET 1886

Guérit la diphtérie, grippe, bronchite, asthme, rougeole, fièvre scarlatine noire, maladie du foie, consommation et inflammation de poumons et du foie.

Preuves, par affidavits assermentés des guérisons opérées par le remède de Leduc pour la coqueluche, nous citerons les noms ci-dessous mentionnés :

Pour la coqueluche, bronchite, toux, consommation et inflammation de poumons. Ed. Mousseau, A. Rochon, J. P. Fortin, E. L. Deslauriers, Célestin Laurin, Joseph Séguin, Charles Fortin, Telesphore Bonnin, François Mailloux. Assermentés en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour un cas de coqueluche suffoquant, avec effusion de sang par les yeux et les oreilles : N. Dalpé. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la consommation galopante, à la Ire période : Louis Vaillancourt. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la fièvre scarlatine noire angineuse : E. Legault dit Deslauriers. Assermenté en présence de J. A. Champagne J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour l'inflammation de poumons et d'intestins : Célestin Laurin. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour la diphtérie, deux enfants condamnés : Alexis Daoust, menuisier. Assermenté en présence de N. Tétrault J. P. Hull, 8 Juin 1886.

Certificats : Pour toux opiniâtre très-grave, chez deux enfants, R. C. Auld, 78 rue Fort, Montréal, 3 Mai, 1886.

Pour bronchite et dyspepsie sur lui-même et deux de ses enfants ; et, plusieurs autres personnes guéries avec le même remède, par lui vendu : Alf. Bonnin, épicer, No. 2 marché St-Laurent, Montréal, 23 Juin, 1886.

Pour l'asthme : François Dagenais, 324, rue St-Hyppolite. Signé en présence de : Cyrille Lortie, ferblantier ; Antoine Daoust, boucher ; Joseph Laurin, marchand de bois ; Maurice Daoust, boucher ; Montréal, 3 Novembre, 1886.

Pour l'asthme : Zotique Sancier, 933 rue St-Laurent, Montréal. Signé en présence de Thomas Berry et Ed. Nap. Nairne Blackburn Montréal, 27 Octobre, 1886.

Et, autres remèdes pour la purification du sang, névralgie, mal de tête, beau-mal, érysipèle, choléra avec vomissement, les maladies nerveuses, les dartres vives, épilepsie et herbe à la puce.

Ainsi que, la tisane de racines récemment découverte, pour la guérison de l'hydropisie, le tranchement d'urine, le rhumatisme inflammatoire et la jaunisse.

Ces remèdes sont en vente au No. 634, rue St-Laurent, Montréal.

RÉCREATIONS DE LA FAMILLE

No 240.—CHARADE

Mon Premier vit là haut dans la gloire divine ;
Pour venir ici-bas il lui faut mon Second ;
Mon Dernier je le vois au pied de ma voisine ;
Et je trouve mon Tout dans son aimable nom,
SYLVIO.

No 241.—ENIGME

Toujours ma simple condition
En expirant est de renaître ;
Pour me donner mon juste nom
On attend que je cesse d'être ;
Mon successeur est aujourd'hui,
Hier je m'appelais comme lui ;
Mais à son tour il est certain
Qu'il portera mon nom demain.

SOLUTIONS :

No 238.—

O	O	O	O	O	O
O	O	O	O	O	O
O	O	O	X	X	O
O	O	X	O	X	O
O	O	X	X	O	O
O	O	O	O	O	O

No 239.—Le mot est : Mou-ton.

ONT DEVINÉ :

"Laetitia," St-Louis de Gonzague ; Mlle Hélié Wissell, Lachine ; C. E. Bouchard, St-Henri de Montréal ; Mme J. B. E. Bédard, Ottawa ; Nap. Hudon, H. D. Bellehumeur, Mlle Claudia Lecomte, Wilfrid Parent, Z. Maranda, R. Blackburne, N. U. Joannette, N. Langlois, Un membre du Cercle St-Jean-Baptiste, Québec ; J. O. Fournier, Sylvio, Fortunat Bourbonnais, H. Dupret, F. E. Samson, Ivan, Alexandre Dupuis, Montréal ; Mlle Flore Gélinas, Yonachiche ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Mlle A. Trudel, Montréal.

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

Livres étrennes ! Livres d'étrennes !

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

G. O. BEAUCHEMIN ET FILS,

256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe pour Cadeaux et Etrennes.

Ouvrages religieux, et littéraires. Très belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres de Prières et de Piété ; Albums à images pour les enfants etc., etc.

Cartes de fantaisie, avec devises en français, nouvelles et inédites. Cartes unies, françaises et sachets. Cartes de visites, tous les genres. Cartes à jouer. Albums à photographies et autographes, le plus riche assortiment. Articles de fantaisie, etc.

Un catalogue détaillé des cartes de fantaisie, cartes de visite, cartes à jouer, sera adressé sur demande. Le catalogue de littérature est en préparation, on est prié d'en faire aussi la demande.

AUX FAMILLES

Nous appelons l'attention particulière des familles sur la REDUCTION SPECIALE dans les

ETOFFES A ROBES

— ET LES —

LAINAGES

Que fait en ce moment la maison Perreault. Le public ne devrait pas manquer de visiter cet établissement avant de faire ses achats, car les avantages qu'on y offre sont vraiment extraordinaires, et cette réduction de prix est faite en vue de diminuer son stock.

L. M. PERREAULT
225, RUE ST-LAURENT

Réduction générale sur toutes nos Marchandises

Tous nos Tweeds, Draps, Etoffes à Robes, Tapis, Prélarts, etc., etc., vendus à sacrifices pour la dissolution au mois de janvier

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,
10 - RUE DE BRESOLES - 10
(BATISSES DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

A. BYARELLE,

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

CHAUSSURES

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

CREMERIE

M. Giard a l'honneur de solliciter le patronage du public, pour son commerce, et rappelle à ses nombreux clients de sa crèmerie de Saint-Antoine de Richelieu qu'il est encore prêt à recevoir toute commande qu'on voudra bien lui confier.

Beurre des crèmeries et des cultivateurs, fromage à la crème, oeufs frais, reçus tous les jours, pois et fèves.

J. A. GIARD,

36, RUE BONSECOURS, MONTREAL.

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

POESIE

Au jour de l'an les villages et les villes
Tressaillent d'allégresse et de bonheur.
Partout les jeunes gens et les jeunes filles
S'échangent leurs souhaits avec ardeur,
Souhaits accompagnés d'une caresse
Le vieillard lui-même, près du tombeau,
Bénit la Providence et avec ivresse
Salut ce jour comme le plus beau.
C'est bien légitime, et non sans raison,
Mais il serait pas juste peut-être,
D'oublier que M.M. Massicotte & Frère
Vendent l'eau minérale St-Léon
Au numéro 217, rue Ste-Elizabeth.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avoisons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eaux dentifrices, etc., sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

GRANDE VENTE

DE LA

Balance de nos Marchandises des Fêtes

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Habillements pour Messieurs, spécialités de

ARCAND FRERES

111, RUE ST-LAURENT

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

LABBÉE & CIE,

MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles,
Vernis,
Vaselles,
Verreries,

USTENSILES DE CUISINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane,
de sa dernière importation, pour
fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un
tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

Chester's Cure !

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue LaSalle, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à de ses Remèdes Sauvages Patentes, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléra de toutes sortes guérissent en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Riffle, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe P. Q., dans le bloc des Dlls Larivière.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthlaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 32, Montréal.